Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 145

Artikel: La Chine et les chinois
Autor: Martin, G.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-250058

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 14 octobre 1900 N° 145 Troisième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 27me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 27me année *LE PAYS*

La Chine et les Chinois

(Suite.)

Il y a en Chine comme objet de particulière curiosité de hautes tours qui attirent forcément et méritent bien l'attention du voyageur. C'est principalement depuis l'introduction du Boudhisme en ce pays que s'est prononcé et répandu le goût d'en construire un peu partout. Ces édifices, à raison de certaines différences, portent les uns le nom de *hou* et les autres de *léou*. Les uns et les autres sont consacrés au culte du dieu Fo. Ce qui prouve que leur nombre est assez considérable, c'est qu'il n'y a presque pas de ville et de bourg, surtout en certaines provinces, qui ne possède quelque édifice de ce genre. Il en est quelques uns de vraiment remarquables.

Au témoignage de certains documents les anciens Chinois auraient eu autrefois un zèle extraordinaire pour la construction et l'embellissement de ces édifices singuliers. On y voit mentionnées des tours exclusivement construites en marbre blanc, d'autres en briques dorées, en bois de cèdre et même, partiellement du moins, en cuivre. Telles de ces tours aériennes ne possédaient pas moins une élévation de cent à deux cents mètres. Quelques unes avaient leur escalier en dehors, grimpant, garni de sa rampe, d'étages en étages jusqu'au sommet. D'autres de ces tours se dressaient au sein des eaux, assises sur un énorme entassement de roches accumulées.

Elles étaient souvent agrémentées d'arbres et de verdure croissant autour, ainsi que de cascades faisant entendre le gracieux et poétique bruissement de leur chute. Les tours appelées *léou*, ne consistaient parfois qu'en un rocher pyramidal très élevé que recouvraient arbrisseaux et fleurs sauvages.

Les tours qu'on remarque aujourd'hui en Chine sont toutes construites sur un seul et même plan. Elles sont de forme hexagone ou octogone qui vont graduellement diminuant de circonférence jusqu'au sommet. Elles possèdent jusqu'à dix étages. Chacun de ces étages est indiqué par une sorte de corniche supportant un toit où se trouve suspendue une multitude de clochettes. Autour de chacun de ces étages règne en outre une galerie bordée d'une balustrade. Extérieurement, ces tours sont ornées la plupart d'un revêtement de porcelaine sur lequel se trouvent ciselées diverses figures.

Les marbres à couleurs variées en incrustent souvent les murs intérieurs. C'est généralement au dernier étage qu'est placée l'idole principale en l'honneur de laquelle ont été construits ces édifices. Dans les autres étages logent en grand nombre des divinités de rang inférieur. La plus célèbre et l'une assurément des plus remarquables tours de toute la Chine, est celle de Nan-King, désignée sous le beau nom de *temple de la Reconnaissance*.

Elle date d'à peu près quatre cents ans. Située en dehors de l'enceinte de la ville, elle se dégage de loin au regard du massif de grands et vastes bâtiments d'une bonzerie. Octogone, chacun de ces huit côtés n'est pas loin de mesurer onze mètres de largeur. D'où il résulte qu'elle a une circonférence de près de 88 mètres. A la faible distance de cinq mètres, un mur relativement peu élevé, et octogone lui-même, en enclôt la base. Sur ce mur repose un toit qui part à la même hauteur, de la tour elle-même. L'enceinte formée par le mur devient ainsi une galerie couverte. Cette tour ainsi que toutes ses pareilles du reste, diminue de circonférence à mesure qu'elle s'élève davantage dans les airs. Mais du sommet à la base, toute sa surface extérieure est revêtue d'une espèce de placage de portelaine bleue, verte et jaune.

Les toits octogones des neuf étages qu'elle renferme sont couverts de tuiles vertes, vernissées et reluisantes. Autour de chaque étage court une galerie avec sa balustrade. C'est chose à la fois drôlatique et agréable d'entendre s'agiter et sonner au souffle du vent des centaines de petites clochettes en cuivre, qui ainsi que pour tous les édifices de ce genre, sont suspendues à chaque angle de ces toits. Pour qui pénètre dans cette tour, ce qui frappe d'abord l'attention, c'est dans la salle du rez-de-chaussée, comme une sorte de dôme d'airain qui à chacune de ses ouvertures correspondant à chacune des quatre fenêtres de la tour, laisse apparaître une grosse, massive idole dorée.

A mesure que montent les étages, en décroit la hauteur de dimension : tous n'en demeurent pas moins. Au milieu de la grande salle qui se trouve à chaque étage, trône une lourde et grosse idole dorée, escortée de centaines de statues plus petites, saillant de la pierre des murs où elles sont taillées en relief. A chaque étage, inutile de le dire, on le voit, même exhibition grotesque. Cette superbe tour d'une élévation de soixante six mètres, est couronnée d'un toit conique que surmonte un mât de dix mètres de haut. Autour de ce mât, sont adaptés de grands cerceaux de fer dont le diamètre de chacun, graduellement décroissant, donne à l'œil, par son imitation d'une pyramide, l'illusion d'un cône évidé et ajouré. Cette flèche aérienne se termine enfin par un globe doré de forte dimension qui est plus agréable et d'un merveilleux effet.

Plus multipliés encore que les tours, sont

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 43

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

— Inutile de voyager, murmurait madame de Guinto, en fermant à regret le livre qui la captivait : tout se ressemble. Cette perle de l'Orient est toute pareille à Vienne et à Paris... Voyez, là, en face, ma chère, voici les hôtels de Cook.

Ce n'était pas, cependant, l'avis d'Alba, que tout fût pareil ici-bas ; et elle eût aimé à contempler ces horizons souriants, si son ami Yvan avait été près d'elle, et si leurs yeux avaient pu les voir ensemble.

Une voiture attendait, à la gare, les deux voyageuses. Elles y prirent place. Durant quelques minutes encore, elles longèrent des douanes, des mosquées, des casernes bariolées de larges raies bleues ou blanches, jaunes ou roses ; les cafés se multipliaient ; c'était comme une longue ligne de divans de velours alignés à l'ombre, sur lesque's des centaines de rêveurs, en longues robes et en turbans, fumaient des cigarettes ou des narguilles.

Maintenant, aux maisons bâties à l'européenne, succédait un fouillis de misérables masures en torchis et en pisé. On y pénétrait en se courbant sous une petite porte pratiquée cauteleusement, comme une poterne de citadelle ; mais à peine le visiteur était-il entré, qu'il était émerveillé par la beauté et la richesse des cours de marbre, ombragées de citronniers, pliant sous les fruits, et rafraichies par des sources reçues en de larges vasques.

Madame de Guinto s'indignait de cette apparence sordide, et Alba qui, si jeune encore, avait quitté Damas, se demandait si la maison où avait vécu sa mère, aurait cet aspect bizarre. Serait-elle aussi une de ces habitations orientales, aux entrées méfiantes, lézardées au dehors, somptueuses au dedans, où les riches de Damas cachent leur opulence, leurs diamants et leurs armes précieuses ?

Mlle Hedjer eut la réponse à la question qu'elle venait de se poser, car la voiture s'arrêtait. La maison de son grand père maternel était bien une demeure d'un autre âge, vaste, mais extérieurement sordide. Une toute petite ouverture, dans la porte à serrure massive, permettait de s'assurer quels étaient les hôtes, qui réclamaient l'admission. Cependant, il n'y avait là qu'apparence de misère. Un grand vieillard qui, dans une cour, fumait son narguillé, sous les orangers, se leva et vint à la rencontre des voyageuses. Alba, qui avait vu sa photographie, reconnut vite le père de sa mère. Son œil, habituellement assoupi, dans les nuages de tabac oriental, se faisait vivant pour examiner, de la tête aux pieds, sa petite-fille. Le sourire du